

Giulia et Janine

Giulia. Dans son prénom, résonne une jolie musique. Discrète, souriante et posée, elle me rejoint pour évoquer *Bug*. Dans le mot *bug*, il y a cassure, rupture, nouveau départ. *Bug* comme trois lettres qui claquent et marquent un temps d'arrêt. Exactement ce qui revient au souvenir du spectacle. Un temps de méditation, de silence, de plongée dans un univers très singulier. Un cadeau au cœur de notre agitation quotidienne. Un écrivain de sensibilité et de délicatesse. La vie d'une femme, sa solitude, son regard sur ce qui a été, sur ce qui pourrait encore être... Cette femme s'appelle Janine. Impossible d'oublier Janine ! Elle appelle à la tendresse, au temps suspendu et à l'introspection. Elle nous rappelle ceux qui nous sont chers. Elle fait partie de la vie de Giulia Palermo depuis trois ans. Tant et si bien que la marionnettiste en a fait un spectacle. Janine... Une autre musique, une autre vie... Autre, vraiment ? Comment *Bug* a-t-il vu le jour ?

Giulia Palermo : Le spectacle *Bug*¹ a démarré avec Janine. J'ai construit la marionnette en 2013 lors d'une formation et, après 2 semaines de construction, j'ai pu la tester directement dans la rue, en la confrontant au public. Ce sont les réactions des gens qui m'ont donné l'envie de faire ce projet : qu'est-ce qu'une vieille fait là dans la rue ? Et toute seule en plus ! Ça fait peur aux gens. Et je pense que c'est à la peur de la solitude que cette démarche renvoie. J'ai eu envie de bousculer les idées avec Janine ; de m'amuser à mettre une vieille au milieu de la ville car, en fait, on n'en voit plus, des vieux, au milieu de la ville !

Janine induit un rapport particulier : c'est comme un miroir. Lorsque les gens la regardent, ça les renvoie à une partie d'eux-mêmes. Ça leur fait penser à une vieille qu'ils ont eue dans leur famille. Leur grand-mère, quelqu'un de proche ou tout simplement à eux-mêmes. C'est drôle comme elle s'approprie plein d'histoires de beaucoup de gens différents, de milieux divers... C'est chaque fois la vieille de quelqu'un. Elle a un fort pouvoir émotionnel. Lorsque les gens la regardent dans les yeux, ils sont troublés. Elle suscite

très vite des embrassades, des câlins... Des gens se mettent à pleurer. On la prend très facilement dans les bras. Il se passe quelque chose d'étrange, qui amène à se lâcher. C'est le rapport à la marionnette aussi, qui fait qu'on se transfère dans autre chose. Elle a un côté pas du tout réaliste, et à la fois, on y croit car elle a l'air de vivre comme quelqu'un de normal. Je sens que ma présence rassure, et

Cette femme me regardait et je me suis dit « il faut que je monte un spectacle avec ce personnage qui me regarde »

à la fois, ils ne me voient pas. Je sais que, si je n'étais pas là, ça n'irait pas non plus, elle ferait trop peur. Je suis derrière elle, je suis plus jeune et ça renvoie tout de suite à la vieillesse, à la jeunesse, au temps qui passe, à la vie... Et à toutes les peurs qui vont avec. Il y a aussi la peur de la vieillesse d'aujourd'hui parce qu'on la cache dans notre société. Ce n'est pas le cas en Italie par exemple. Là, les vieux vivent avec nous et on en a besoin.

Sarah Colasse : Tu parlais d'une formation, de quoi s'agit-il ?

G.P. : J'ai fait un stage à l'Institut International de la Marionnette de Charleville Mézières, sous la direction de Natacha Belova. Nous étions une vingtaine de participants. À la première sortie des personnages, Lucille Bodson, la directrice de l'Institut, a trouvé la proposition tellement géniale qu'elle nous a proposé de venir dans le off du festival de Charleville. On s'est, alors, trouvé un nom : « La BIM, brigade d'intervention marionnettique »². Le Festival de Chassepierre a ensuite fait appel à nous. Chaque participant a sa marionnette, très personnalisée avec son code manipulation, son propre code de jeu. Chaque personnage est singulier, chaque univers différent. Nous tournons depuis trois ans sous le nom « La BIM déboule ».

S.C. : Pour revenir à ce stage avec Natacha Belova, Janine était-elle déjà dans ta tête ?

G.P. : Oui. C'est grâce à une résidence à la Fabrique de Théâtre que tout a commencé. J'ai travaillé pour beaucoup de compagnies pendant quinze ans. Et il y a eu un moment où j'ai eu envie de faire mon propre projet et d'être à mon service (*sourire*), de suivre mes idées,

¹ www.giuliapalermo.be/bug-le-spectacle-2

² labimasso.wixsite.com/labim

mes sensations, mes convictions... J'ai un paquet d'idées que j'écris depuis longtemps dans mes cahiers. À la Fabrique de Théâtre, invitée par Valérie Cordy, j'ai commencé à dessiner. Janine était là depuis longtemps dans ma tête. J'ai commencé à la construire en petit, à créer des installations, à trouver un univers tout autour d'elle... Ensuite, je suis arrivée au stage de Natacha Belova avec cette idée et des lignes autour.

S.C. : Elle était donc là depuis longtemps. D'où exactement ?

G.P. : Elle provient d'un personnage d'un livre de Calaferte ; je l'ai gardé en tête. Cette femme me regardait et je me suis dit « il faut que je monte un spectacle avec ce personnage qui me regarde ».

S.C. : Tu avais quel âge ?

J'étais à l'INSASS. J'avais 20 ans environ.

S.C. : Et maintenant ?

G.P. : J'ai 38 ans.

S.C. : C'est beau de voir que ce personnage était déjà là si tôt et qu'il t'a suivie depuis lors... Pourquoi ce personnage t'a-t-il happée à ce point ?

G.P. : C'est la scène d'une femme au milieu d'une foule. Elle tient un panneau qui demande à parler aux gens. Elle demande aux gens de la regarder et la foule passe. C'est une image qui me parle énormément, par rapport au monde d'aujourd'hui. Juste un regard, un personnage qui appelle à la rencontre.

S.C. : Tu peux préciser ce que tu ressens par rapport à cette société ? Une société agitée ? Un peu égocentrique qui ne peut répondre à un appel ?

G.P. : Ça fait mal, on perd le sens, la connexion entre nous. C'est vrai que je réalise que, par rapport à ce flux qui va très vite,

j'ai décidé d'être très lente dans le spectacle.

S.C. : Une beauté du spectacle justement, la lenteur...

G.P. : J'y tenais. La lenteur amène le recul... Il y a aussi une autre partie très personnelle. Janine, je l'ai faite à un moment où tous mes projets de vie s'écroulaient. Je vivais une grande histoire d'amour, nous avions des projets, habiter ensemble, faire un enfant, il m'a quittée au moment où ça devenait concret, à peine l'impression de toucher la vérité et la réalité se renverse. Je me suis dit « je vais mettre Janine à ma place, pour que, moi, je ne m'empêche pas de vivre ! ». Je vais donc créer la Giulia qui attend ce garçon et qui reste dans cette vérité, pour me permettre moi, d'aller voir et vivre une autre réalité, car, au fond de moi, j'avais envie de l'attendre ! Par ailleurs, c'est une partie de moi également, qui peut se renfermer complètement. En observant autour de moi, je vois comment on peut s'enfermer dans ses convictions, ses habitudes... Et, au plus on s'enferme, au plus on a peur de passer la porte ! Je pense à ma grand-mère qui a décidé d'arrêter de marcher par peur de tomber. Ne plus rien faire pour ne prendre aucun risque ! J'avais envie de bousculer les idées préconçues. Ce spectacle ne parle pas que de la vieillesse physique mais mentale aussi.

S.C. : « Un spectacle sur les mouvements de la vie qui nous appellent et nous poussent à bouger, à ne pas nous endormir ». Cette phrase présente Bug sur ton site Internet. Au-delà de la vieillesse, c'est de cela aussi que tu veux parler...

G.P. : C'est Sophie Museur (la metteuse en scène du spectacle) qui avait écrit ces mots. Bousculer, vivre d'autres choses, oui, ne pas s'enfermer dans des habitudes juste par peur. Est-ce qu'on a droit à plusieurs vies dans une vie ? Dans le spectacle, le fauteuil, c'est l'endroit où elle reste coincée, son confort.

S.C. : Et sa prison en même temps...

G.P. : Oui ! Certains me disent qu'ils ont besoin de ça, le confort, l'habitude. Je leur réponds « tu es sûr ? Il se passerait peut-être quelque chose si tu te lèves ! ». Dans le spectacle, il y a



la radio aussi. C'est le passé qu'elle ne cesse de ressasser. Parce qu'on peut vivre coincé aussi dans le passé ! Les bonbons, c'est la tentation du plaisir qu'elle s'empêche de vivre. Ça aussi, je vois beaucoup autour de moi, s'empêcher les plaisirs de la vie car « il ne faut pas... au risque de... ». Je pense également aux gens qui me demandent d'être plus calme. Être plus calme signifie aussi qu'on vit moins les choses ! Si on reste en équilibre tout le temps, on vit alors moins de choses fortes. J'imagine une balance en équilibre qui resterait si calme qu'elle ne sentirait ni le poids, ni la légèreté, ni la grande joie, ni la grande tristesse...

S.C. : Des gens te demandent d'être plus calme ?

G.P : Certaines personnes de mon entourage ne comprennent pas toujours cette énergie que je donne dans mes passions et cette ambition que j'ai par rapport à l'art. Parfois, j'entends « je m'inquiète pour toi, ce n'est pas possible une vie comme ça ! ». Et je leur réponds souvent « c'est là que je me sens vivre, que je trouve du sens ».

S.C. : L'art pour toi, ça sert à quoi ?

G.P : À bousculer, à faire réfléchir, à permettre de voir les choses autrement, à découvrir des choses qu'on ne connaît pas, à rencontrer des univers complètement fous... Par exemple, j'adore l'art contemporain, ce sont souvent des propositions folles mais, émotionnellement, il s'y passe plein de choses ! L'art permet de voir ailleurs ce qu'on n'imagine pas. Je suis aussi fan des années 30 où des artistes proposaient des trucs de tarés. Et à d'autres moments dans l'histoire : un Truffaut qui vient mettre la pagaille,

renverser... J'ai l'impression que les gens étaient alors plus ouverts à recevoir d'autres choses.

L'art permet de ne pas rester cloisonné. Au départ, je ne voulais pas forcément parler de la vieillesse. Janine n'était pas vieille. Je voulais surtout quelqu'un qui avait beaucoup vécu. De belles choses. Ce n'est pas un person-nage triste à la base. Elle a été bloquée à un moment, comme beaucoup peuvent l'être. Elle s'est enfermée dans une peur. La jeune la pousse un peu. Comme une petite voix intérieure.

S.C. : D'où le titre Bug ?

G.P : Bug se définit comme un dysfonctionnement informatique causé par un cafard, installé au chaud dans les machines. Ce mot est le point de départ et d'inspiration. Le cafard, métaphore de la tristesse, du temps qui passe, de la poussière, des idées qu'on ne remet plus en question, qui s'incrument... C'est aussi un insecte qui a des ailes et qui ne s'en sert pas, du moins ici en Belgique. Au début de la création, c'est le cafard qui entraînait Janine à la faire bouger. Puis dans l'évolution, cet élément perturbateur extérieur est devenu son bug intérieur.

Oui, elle « bug » à un moment. Il lui faut un dysfonctionnement qui lui permette d'aller ailleurs. C'est dans sa tête que ça se passe. Et dans sa tête, c'est moi. La petite voix - et/ou la jeune qu'elle a été - qui lui parle de plus en plus.

S.C. : Lors de tes sorties dans la rue avec Janine dans le cadre de « Avez-vous deux minutes ? »³, quelles sont les réactions ?

G.P : Lorsque le lieu est un peu plus intime, un banc à l'écart, les gens prennent le temps de venir doucement. Pour simplement la regarder. Ce sont aussi des respirations, des embrassades et souvent, les gens pleurent. C'est donc très fort pour moi aussi car je me retrouve entre les deux.

J'avoue qu'alors, je rentre épuisée chez moi. Et J'ai besoin que quelqu'un me prenne dans les bras pour me recharger !

(...) ce qu'on voit n'est qu'un brouillard d'interprétations, un reflet de nous-mêmes.

Je travaille beaucoup sur le corps qui parle, je suis inspirée par le théâtre du mouvement : un petit regard, un angle de tête, une respiration... peuvent susciter d'autres choses. C'est tout le travail du mouvement et de la manipulation que j'adore. Tous ces mouvements dont on n'a pas la conscience de ce qu'ils provoquent : j'essaie de travailler là-dessus. Et c'est génial car j'observe alors qu'il y a un transfert. Avec les petits, c'est encore plus fort ; si je respire profondément, ils vont faire de même.

S.C. : As-tu l'occasion de parler avec ces personnes rencontrées ? Y a-t-il des mots sur les larmes ?

G.P : En général, c'est la grand-mère qui est partie ou qui est malade. Ou ça les renvoie à leurs propres peurs, à tout ce qu'on n'a pas pu dire à celui qui est parti.

Ça me fait penser aussi au travail de Marina Abramovic, cette performeuse serbe qui, dans une de ses installations, regarde les

³ www.giuliapalermo.be/avez-vous-2-minutes

gens pendant un temps. Un déplacement s'opère. Les gens se regardent et il y a transfert d'amour, d'énergie... Juste dans le silence, dans le regard, quelque chose peut passer vers l'autre.

S.C. : C'est justement frappant dans le spectacle : il y a une grande place pour le spectateur. Grâce à la nature de la proposition, au silence, à la lenteur... Des émotions ont toute la place pour émerger, une acuité se développe par rapport au personnage que tu proposes. C'est ce que tu as voulu, j'imagine ?

G.P. : Absolument. Je n'ai pas besoin de parler beaucoup. Il y a quelque chose qui se produit tout seul. C'est ça que j'ai voulu faire pendant la première partie du spectacle, montrer un miroir, inviter les spectateurs à lâcher, ne rien leur imposer. C'est pour ça que je ne voulais pas trop de décors, d'anecdotes, mais laisser l'imaginaire des gens se mettre en route, faire son chemin... Leur donner le temps de se renvoyer eux-mêmes à leur histoire. Dans « Les quatre accords toltèques »⁴, l'introduction explique qu'on n'est qu'un miroir pour les autres. Que ce qu'on voit n'est qu'un brouillard d'interprétations, un reflet de nous-mêmes. J'ai l'impression qu'il y a vraiment cela avec Janine.

S.C. : Parmi les retours de spectateurs, y en a-t-il qui t'ont marquée ?

G.P. : Dans le spectacle, ce sont les émotions suscitées. J'aime entendre le retour des gens qui ne vont jamais, ou rarement, au théâtre. Par exemple, ma sœur malvoyante m'a dit « j'avais la chair de poule. Je ne voyais pas

le bonbon mais je sentais ce qu'il se passait dans le public ! ». Beaucoup me parlent d'un voyage émotionnel. La scène du bonbon est vécue comme un moment très émouvant car c'est comme une deuxième naissance. Les gens du théâtre se disent étonnés de la tension et de l'attention qu'il y a dans la salle. Certaines personnes me disent aussi « on dirait une œuvre d'art. Un tableau qu'on regarde, dans lequel on entre, un tableau vivant qui nous entraîne ». Et c'est ce que j'ai voulu en travaillant avec Janine dans la rue : qu'on la regarde et puis, qu'on entre... Janine, pour moi, est d'abord une œuvre d'art.



S.C. : C'est vrai ! Elle a un visage incroyable ! Son personnage est impressionnant. Et ça aurait été dommage d'en surajouter. Ça aurait peut-être enlevé de cette puissance qu'elle a déjà, tout naturellement. Peux-tu évoquer justement la manipulation ?

G.P. : C'est la manipulation à vue de marionnette portée. Le marionnettiste est dans la marionnette. On peut choisir de se cacher ou pas. Dans ma recherche, dans la rue, j'ai vu

combien ça changeait mon rapport si j'étais cachée derrière ou juste à côté ou un peu entre les deux. Que lorsqu'un enfant crie, je puisse dire « hé, oh, je suis là ! » et rassurer. En travaillant avec La BIM, j'ai pu voir comment nous étions dans un rapport complètement différent ! Chacun le fait à sa façon. Certains marionnettistes m'avaient d'ailleurs dit au début « tu dois choisir ! ». Mais moi, j'ai décidé de ne pas choisir ! J'ai envie de jouer des codes ! Après la première représentation, Yves Coumans m'a raconté que Marcel Orban lui avait demandé : « c'est quoi comme manipulation ? Est-ce que ça existe ? »...

S.C. : ...c'est la manipulation de Giulia !

G.P. : Yves, très fier, m'a dit « c'est chouette car tu as vraiment inventé ton truc ! ». C'est particulier, je sens que c'est une concentration énorme. Je ne suis plus Giulia avant d'entrer dans Janine. Je joue souvent les yeux fermés, c'est elle qui m'entraîne, ça me permet de sentir, d'être dans l'écoute de ce qui se passe. Sentir, au fil de mes recherches, le rapport changer si je me lève, si je la suis, si je suis debout ou un peu derrière. J'essaie de mettre un peu tous ces codes dans le spectacle pour en faire l'histoire des deux Janine aussi : la vieille et la jeune. Elle peut, par exemple, avoir un léger mouvement de tête avec un petit regard sur le côté en me regardant et sembler m'écouter. C'est un drôle de rapport entre l'infirmier, la fille, l'ange gardien, la petite voix dans la tête, elle jeune...

S.C. : Oui, on peut s'imaginer ce que l'on souhaite. Dans un de texte de présentation, tu écris « je la suis... »

⁴ Livre de Miguel Ruiz, paru aux Éditions Jouvence en 1997.

G.P : Et c'est fou car, au bout de trois ans, elle existe tellement que c'est elle qui me porte. Même lorsque je suis très fatiguée, je me mets dedans et elle part toute seule, elle me rassure. Je suis en symbiose avec elle.

S.C. : À force de l'avoir créée, de vivre avec...

C'est ma partenaire de travail préférée mais c'est plus que ça, c'est mon deuxième moi.

S.C. : C'est puissant car ce n'est pas rien d'avoir créé ce personnage à un moment où tu traversais quelque chose de douloureux. Il porte en lui aussi quelque chose de salutaire !

G.P : Oui, sans doute. Et le côté noir peut-être. Parce qu'à mes yeux, la vieillesse, c'est aussi celle qu'on a dans la tête. C'est de celle-là aussi que je voulais parler. On peut être jeune et très vite se cloisonner d'idées. C'est peut-être le côté noir de chacun. Là, c'est le mien.

S.C. : Il y a aussi ce très beau travail avait le musicien Alejandro Aymi. Comment est née cette collaboration, comment t'est venue l'idée de la contrebasse ?

G.P : Cette rencontre s'est faite grâce à Céline Taubennest, amie et comédienne, qui avait travaillé avec Alex, un musicien très tourné vers le théâtre. C'est un musicien sur qui on peut compter, il aime s'engager. Et je suis fan de la contrebasse. Ce qui est très chouette avec Alex, c'est qu'il est très intelligent, il fait très attention à sa musique. Il m'amuse lorsqu'il dit « ne pense pas que je vais te faire de la musique triste à un moment où c'est triste et ne pense pas que je vais commencer à un moment où tu dois commencer, je n'arrêterai pas non plus à un moment où ça s'arrête, je ne suis pas là pour te décorer, pour illustrer ce qui se passe ». Pour

moi, la marionnette et la musique sont, ici, au même plan comme si c'était un concert ou un spectacle de marionnettes et ces deux langages viennent parler ensemble. La musique est aussi là, à la place des mots, elle invite à l'émotion, au recul... La marionnette donne du recul à l'histoire, elle m'a sauvée de questions que je me posais en tant que comédienne et m'a permis de mettre de la distance par rapport à ce que je raconte.

Je trouve que la musique amène encore une autre perspective, un autre ailleurs. Avec Alex, ce qui est gai aussi, c'est qu'on a des thèmes. Il m'avait dit « je ne ferai jamais tout à fait la même chose. » Au début, j'étais très troublée puis, ça m'a aidée à me lâcher. Ça m'a fait un bien fou. Et c'est là que je comprends le principe de théâtre vivant ! On connaît nos repères, il y a une super écoute entre nous dans les scènes, et on fait avec ce qu'il y a dans l'instant. C'est très gai à jouer.

S.C. : Il faut pouvoir le faire ! C'est une fameuse écoute.

G.P : C'est un lâcher prise. Comme avec la lumière et le son, avec Frédéric Vannes et Frédéric Postiau, on est super à l'écoute tous les quatre. On est ensemble et on se suit.

S.C. : Il y a aussi ce travail sur le silence...

G.P : Ma démarche artistique se base sur trois axes : qui manipule qui ? Dans la marionnette, ce rapport est évident mais il s'agit aussi de notre société, tout le rapport aux idées véhiculées, aux valeurs, aux façons d'éduquer. Où est la réalité ? Qui détient la vérité ? L'effet miroir. Et comment dire sans les mots ? Trouver un autre langage que les mots. Je pense que ça m'anime très fort

Quand on construit une marionnette, il y a un moment magique où le personnage apparaît et te regarde et tu là tu sens que c'est ok, il existe.

parce que je viens d'une famille d'immigrés. Où, sans parler la même langue, on se comprenait très bien. Je n'ai pas toujours eu les bons mots mais je ressens quand même plein de choses. Et parfois, quand c'est

trop bien expliqué je ne comprends plus rien. Ma grand-mère était analphabète, on n'était pas dans les mots, mais dans autre chose. Et toute ma famille sicilienne, lorsque je la voyais, je comprenais quand même ce qui se passait.

S.C. : C'est une belle parole qui s'ancre dans une actualité liée aux migrations. Dire que toute communication est toujours possible même sans le langage commun. Pour revenir sur le premier point, le qui manipule qui dans la société, peux-tu développer cette pensée ?

G.P : Dans mon travail, je me suis référée à la caverne de Platon⁵, on donne des images à voir à des esclaves, puis on les détache et il n'y en a qu'un qui décide de se lever et d'aller voir l'autre

⁵ Dans « La République », Platon, 380 av JC. Dans ce livre, Platon démontre comment nous sommes prisonniers de nos jugements, de fausses idées reçues, de croyances...

lumière, une autre réalité. Les autres préfèrent ne pas se poser de questions. Qui décide de montrer ces images ? Qui est derrière ce cloisonnement ? Qui décide de les libérer ? Pourquoi il y en a si peu qui décident de bouger, de se retourner pour voir d'où vient cette lumière ? Et cette autre réalité, est-ce la vérité ? Je pense à la société d'aujourd'hui, au rapport aux médias, à la télévision, ce qu'on nous dit, nous fait croire, nous impose. Et aussi la masse qui suit le mouvement... Sans se questionner ou oser se positionner. Cette place qu'a prise Berlusconi à qui appartenaient toutes les télévisions et qui choisissait d'y faire passer ce qu'il voulait. On se retrouve manipulé par la culture qu'on nous propose, ce qu'on sert à la télévision...

S.C. : Une manipulation qui touche tout le monde, les jeunes y compris. Concernant ces jeunes, comment ça se passe entre Janine et eux ?

G.P. : Dans la rue, les petits garçons la trouvent moche. Par contre, les petites filles en tombent amoureuses et elle devient la super copine !

S.C. : Pourquoi à ton avis ?

G.P. : Je sens qu'elle est très féminine, c'est une féministe,

c'est une histoire de femmes. Les petites filles ne disent pas « grand-mère ». Elles disent « c'est ma copine » ! Et elles ne me voient pas. En Italie, j'ai eu un super rapport avec une fillette lors d'un festival. Elle venait et revenait, a pris un temps fou pour m'approcher, ça a été un moment magique, tout le monde s'écartait pour la laisser passer. Elle a pris la main de Janine et a dit « Maman, la main est chaude ! ». Mais elle ne m'a pas vue.

Avec les ados, dans la rue, ils hurlent en riant « parce qu'elle est moche » et qu'elle fait peur car elle a l'air vivante. Dans les écoles aussi. Une étudiante m'a dit « je la sentais déjà arriver dans le dos... ». Ils sont fascinés.

S.C. : On peut presque dire qu'elle a l'air plus vivante que certains vivants !

G.P. : Grâce au travail sur la présence. Elle respire, elle a le regard qui pétillote. La respiration et le mouvement font beaucoup, à la différence d'un objet qui ne respire pas ; ça la rend donc vivante. Les adultes peuvent avoir peur également. Souvent, les Africains réagissent fort. Ils ont la culture du masque, alors ils hurlent dans la rue. J'en ai rencontré un qui est tombé de rire. Il m'a dit « c'est trop

troublant, on dirait un masque vivant ! ». Ils me disent « ce n'est pas possible, c'est un masque qui a une âme ! ». Moi aussi, au départ, j'ai été surprise ! Quand on construit une marionnette, il y a un moment magique où le personnage apparaît, te regarde et là, tu sens que c'est ok, il existe. C'est ce que j'ai eu avec Janine qui a un regard troublant.

S.C. : C'est fascinant, cette espèce de magie qui surgit et fonctionne ! Peux-tu me parler de « la femme » et de ce que tu as envie de faire passer à ce sujet ?

G.P. : Le fait d'avoir Sophie Museur comme metteuse en scène, qui est « très femme », a certainement accentué cette ligne. Ce sont souvent les femmes qui lancent les mouvements, qui se positionnent, qui engendrent la remise en question... Il y aussi cette féminité et l'enfance. C'est une question qui est souvent posée à Janine dans la rue « avez-vous des enfants ? ». Elle répond « je n'ai pas eu le temps... ». C'est avant tout une femme, pas une mère, et c'est elle qui se permet de renâtrer.



S.C. : Que souhaites-tu pour la suite ?

G.P. : Continuer à travailler avec Janine⁶. La nourriture du spectacle émane de la rue. De là, est née l'installation : Janine sur un banc avec son caddie sur lequel est attaché son panneau « avez-vous deux minutes ? ». Assise sur ce banc, elle laisse place pour une personne. Janine dehors, c'est aussi la suite du spectacle. C'est une démarche qui me tient à cœur pour aller vers le public. Ce sont des liens qui amènent les gens à avoir envie de franchir les portes d'un théâtre. Peu de gens vont au théâtre ! J'y suis sensible. J'ai vécu une rencontre magnifique avec un sdf au Parc de Forest. Il est venu vers Janine et a dit « Respect ! Respect pour ce que vous faites ! Respect pour l'art et la culture ! ». J'ai senti qu'il était très touché. À nouveau, je me suis dit « c'est dans la rue que ça se passe ! ». La rue, cet endroit où on n'est pas « qu'entre soi ».

S.C. : Dans ce genre de situation, j'imagine que le sens de tout ce que tu fais te remplit ?

G.P. : C'est comme avec les spectacles jeune public, on voit les enfants arriver tout contents et on se dit « ok, je sais pourquoi je suis là ! Et je sais ce qu'est mon métier ».

© Photos: Joost Postma 2014, Romain Guex 2014

⁶ Le projet JanineS poursuit la construction du monde de Janine avec la matière récoltée au fil de trois années de recherche. JanineS au pluriel: Janine et Giulia, la marionnette et sa marionnettiste. lookinout.be/projets/jannines
www.facebook.com/JanineS-1003274593033359/

Giulia Palermo est interprète diplômée de l'INSAS et spécialisée dans l'art de la marionnette depuis 16 ans. Ses questionnements sur le théâtre ont trouvé des réponses dans le monde des marionnettes, domaine de tous les possibles où ses diverses formations artistiques se complètent et enrichissent les histoires qu'elle veut raconter. Elle a travaillé principalement pour des compagnies du théâtre jeune public et du théâtre de rue (*Zygomars, Zerkiens, Passeurs de rêves, La BIM, etc.*). En recherche constante d'expériences et d'apprentissages, elle s'est formée à différentes techniques artistiques. Elle a suivi des spécialistes tels que le *Théâtre du Tilleul* et *Gioco Vità* pour le théâtre d'ombres, *Donato Sartori* pour la confection de masques, *Yves Coumans* pour la construction de marionnettes, *Duda Paiva* pour la manipulation ou *Stephen Mottram* pour la marionnette à fil et la logique du mouvement. Giulia Palermo fait également partie de l'opération Art à l'Ecole d'ékla en tant qu'artiste intervenante dans le cadre d'ateliers avec des jeunes, des enseignants et des futurs enseignants.

